

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les couleurs du rêve

Bianca Côté, *Cher Hugo, chère Catherine*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991, 120 p.

Marc Lesage, *L'Exil de Sullivan*, Montréal, Quinze, 1991, 134 p.

Jean-Robert Sansfaçon, *Dernier Théâtre*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 194 p.

Gabrielle Pascal

Number 66, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pascal, G. (1992). Review of [Les couleurs du rêve / Bianca Côté, *Cher Hugo, chère Catherine*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991, 120 p. / Marc Lesage, *L'Exil de Sullivan*, Montréal, Quinze, 1991, 134 p. / Jean-Robert Sansfaçon, *Dernier Théâtre*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 194 p.] *Lettres québécoises*, (66), 9–11.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Bianca Côté, *Cher Hugo, chère Catherine*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991, 120 p., 14,95 \$.

Marc Lesage, *L'Exil de Sullivan*, Montréal, Quinze, 1991, 134 p., 15,95 \$.

Jean-Robert Sansfaçon, *Dernier Théâtre*, Montréal, VLB éditeur, 1991, 194 p., 16,95 \$.

Les couleurs du rêve

Certains romans, plus que d'autres, animent nos désirs.
C'est le cas des trois fictions qui suivent et dans lesquelles dominent des rêves
d'éternité, de réconciliation et d'évasion.



ROMAN
Gabrielle Pascal

DERNIER THÉÂTRE est le troisième roman de Jean-Robert Sansfaçon, chroniqueur au journal *Le Devoir*. Son héros, Paul Longtin, est le narrateur de ce récit à la première personne. Dès les premières lignes, il nous confie son projet principal, séduire et peut-être retenir Céline L'Oiseau, sa voisine, en l'invitant à un dîner dont il attend tout : «L'avenir c'est tout de suite, pour elle et pour moi» (p. 9). Il évoque sa première rencontre avec la jeune bibliothécaire qu'il a aidée à emménager, encouragé par Madeleine, sa femme, quand elle vivait encore avec lui. Progressivement, il se confie et raconte que lorsqu'il était un comédien sollicité, il a été trahi par son agent qui a négocié ses contrats en les falsifiant, lui laissant à peine de quoi vivre. Pierre Longtin se plaint aussi qu'à cette même époque, sa femme Madeleine l'a quitté, ayant peut-être reconnu «l'instant propice pour prendre le large des grands voyages» (p. 15).

À l'évocation de ses malheurs, le narrateur mêle l'aveu de son âge, soixante-quatorze ans, et cette mise au point jette une lumière imprévue sur l'avenir qu'il dit rêver de partager avec sa jolie voisine. Quand il explique, à la fin du chapitre, comment il a, en quelque sorte, sous-entendu son invitation à dîner à la jeune femme, on n'est pas surpris d'apprendre qu'il finit, ce soir-là, par trinquer seul avec le verre plein de son invitée absente... C'est ainsi que l'auteur nous plonge dans une réalité aux contours imprécis dont le désir est le seul garant. Car, ayant conclu que Céline n'a pu le prévenir, le héros reprend, impavide, le fil de son rêve.

Oublier

Nous comprenons aussi le sens du titre de ce roman quand le narrateur avoue : «Il m'arrive, lorsque je suis seul, de me faire mon propre théâtre» (p. 32). C'est d'ailleurs sous plusieurs formes que le théâtre apparaît dans le texte. Suggéré d'abord par le métier du héros qui fut comédien, il est repris dans deux décors. Il y a la petite scène que le narrateur a construite dans son salon double pour donner des représentations privées à sa femme qu'effarouchaient les spectacles publics. Plus tard, c'est la cabane des gamins de son quartier qui a joué ce rôle et il a laissé là ses accessoires d'acteur. Enfin, tout le récit est la mise en scène de ce théâtre intérieur que se joue le narrateur contre toute vraisemblance, avec une aveugle obstination.

On apprend progressivement que Longtin refuse de comprendre que sa femme est morte, comme s'il ne pouvait parler de ce drame qu'en le maquillant en trahison. On découvre aussi que Céline n'est pas bibliothécaire, mais qu'elle travaille au Centre communautaire où l'on prend soin des solitaires du troisième âge. Et, alors que le héros s'obstine à prendre pour un dialogue avec elle son propre monologue intérieur et qu'il interprète comme un acquiescement secret le silence de la jeune femme, il la rencontre avec un ami. Mais, chaque fois qu'un facteur de réalité apporte sa lumière sur les faits, le narrateur choisit l'amnésie pour pouvoir poursuivre la comédie qu'il se joue.

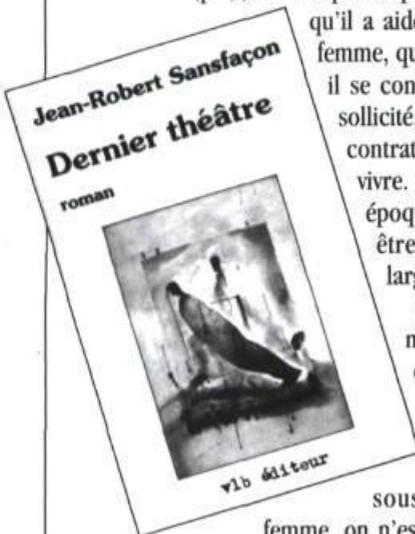
Du pittoresque au tragique

On avance ainsi, lentement et fatalement, vers le tragique. À la fin du roman, la famille Longtin, alertée par le Centre communautaire, organise l'entrée de Paul dans une institution. Mais l'impénitent vieillard fausse compagnie à ceux qui lui ont organisé un *shower* pour son départ, les laissant, le verre à la main, se réjouir de la solution qu'ils ont choisie. Dans la cabane de ses jeunes amis, vêtu de sa cape de velours bordée de fausse fourrure, il choisit la seule identité qu'il puisse accepter et, pour la première fois, confie qu'il se sent «calme et détendu, presque heureux» (p. 193).

La confrontation du vrai et du faux qui nourrit le texte de ce roman est menée souvent laborieusement par l'auteur. Il ne parvient pas, en particulier, à juxtaposer d'une manière convaincante les deux niveaux de fiction. Il y a trop souvent télescopage entre le réel romanesque, ce mensonge au premier degré, et la comédie que se joue le héros, ce leurre au second degré. Si Paul Longtin se replonge sans peine dans les fantasmes de son désir chaque fois que le réel se rappelle à lui, il n'en est pas de même pour le lecteur que gênent ces ruptures de ton. Un texte moins prosaïque aurait peut-être mieux donné son sens au rêve du héros d'échapper au réel. Mais on reste sensible à la substance du récit, à ce vieil homme qui a choisi l'amnésie salvatrice pour échapper à la solitude et aux chagrins. Par ailleurs, la subtilité et l'humour ne manquent pas à Jean-Robert Sansfaçon et il a raison quand il suggère, entre les lignes, que le théâtre intime de son héros est aussi bien souvent le nôtre, toutes réserves gardées.

Un roman épistolaire

Cher Hugo, chère Catherine est le second roman de Bianca Côté. Il est composé de lettres que s'écrivent principalement Hugo et sa fille Catherine. Cet échange s'échelonne sur une quarantaine d'années, pour



lui de trente à soixante-dix ans, pour elle, de sept à cinquante ans. Ces missives, qu'ils s'envoient de New York, de Paris, d'Amsterdam ou de Bangkok, sont composées de confidences et d'aveux exceptionnels. Car une communion privilégiée s'établit grâce à la médiation de l'écriture, qui permet un dévoilement défiant toutes les pudeurs qui font si souvent obstacle au discours.

Tout dire

Chacun des correspondants exprime en effet ce qu'il n'a jamais confié à personne. Au dialogue entre le père et la fille s'ajoutent des lettres de Hugo à Édouard, son ami devenu son amant, et de Catherine à Patricia, son ancienne maîtresse d'école devenue brièvement son amante. Une interrogation se poursuit de part et d'autre sur le besoin de devenir soi-même et sur les efforts pour y parvenir. Mais le souci principal de l'auteure reste l'expression de l'amour, dans une volonté de formuler un non-dit essentiel. Hugo parle à sa fille de sa relation avec Édouard, lui confiant que c'est sous le regard et sous les mains de celui-ci, seulement, qu'il s'est senti «désirable et de surcroît désirant» (p. 34).

Catherine, elle, raconte à son père son amour pour Patricia. Chacune de leurs lettres apparaît comme la tentative plus ou moins réussie de dire

l'indicible. À treize ans, Catherine met à jour une blessure de son enfance : «Je parle pour oublier les regards sans chaleur de maman [...] Même petite elle ne m'a jamais touché le visage» (p. 23). Elle se plaint aussi à son père qu'il ait désapprouvé par un insidieux silence sa relation avec Patricia et qu'en apprenant qu'elle attendait une fille il ait dit : «Une petite fille ? Tu n'es pas faite pour avoir des enfants» (p. 56). Ainsi les dards les plus blessants sont, un à un, retirés de la chair des souvenirs par un patient travail d'écriture qui consiste, pour chaque correspondant, à ressusciter les «personnages-tabous» que dissimule l'inconscient. Une réflexion s'amorce ainsi sur l'interaction de l'amour et de la création : «Créer, c'est pour qu'il en reste quelque chose, s'aimer soi-même» (p. 67).

Catherine raconte l'échec de son amour pour Siegfried et la mort de Marlène, son premier enfant, mais aussi le bonheur découvert avec Christian qui sait communiquer à tout ce qui l'entoure l'amour qu'il ressent pour elle et pour Frédéric, né de leur rencontre. Hugo évoque à son tour l'échec de son mariage qu'il attribue à son désir de se trouver un nid et il se déclare «père en faillite» (p. 84). À travers ces dévoilements bienfaisants et parfois difficiles se fait jour une écriture de l'amour, l'amour de soi et de l'autre, qui panse les blessures mises à jour. La dernière lettre de Catherine est celle qu'elle adresse à son père mort et qu'elle lit le jour de son enterrement, à l'église. Dans des messages prévus comme devant lui survivre, le père poursuit *post mortem* sa tâche paternelle en plaçant la tendresse en tête de ses recommandations. À son petit-fils, il lègue sa dernière découverte, «la gaieté du dépouillement» (p. 116).

Écrites dans une langue poétique et charnelle qui, en animant le désir et la souffrance, fait triompher la quête de soi et celle de l'autre, ces lettres ont la forme originale de poèmes épistolaires. Leur lecture n'est pas toujours facile, car elle exige une active participation du

lecteur. Mais aller au-devant des mots, n'est-ce pas cela, la magie de la lecture ? La substance de ce voyage intérieur à double face trouve une forme à sa mesure. Car, avec un bonheur à peu près constant, l'auteure manie une langue inventive, mettant sa parole au service d'une thématique de réconciliation.

Un hiver d'exil

Auteur d'un essai et codirecteur de *Trente Ans de Révolution tranquille*, Marc Lesage débute dans la fiction avec un premier roman intitulé *L'Exil de Sullivan*. Écrit à la première personne, ce récit s'étend sur cinq mois, de septembre à février. C'est un hiver d'exil que le héros, Auguste Lentaïne, passe successivement à Toronto et à Paris. Originaire de Québec où il a été étudiant avant de devenir chanteur folk, il s'éloigne de ses lieux familiers pour trouver l'isolement créateur nécessaire à la préparation de son deuxième album. Loin de ses origines, il est amené à une réflexion sur lui-même et en particulier sur son enfance.

L'esprit de famille

Sa famille joue un grand rôle dans la vie du narrateur, comme le révèle l'espace qu'elle occupe dans son texte. Il y a surtout sa grand-mère maternelle, Mary Sullivan, ramenée par son grand-père d'un séjour outre-mer. Décrite aussi comme une anarchiste des années trente, Mary Sullivan semble avoir beaucoup marqué le narrateur. Son ami d'enfance, Paulo, l'a bien compris et c'est pour cela qu'il surnomme Auguste Sullivan. On lui suggérera de donner à son futur album le titre *L'Exil de Sullivan*, qui devient celui du roman. Cette grand-mère mythique fascine Paulo et, par son intermédiaire, un éditeur de Chicago qui envisage, semble-t-il, de publier tout ce que Mary Sullivan a écrit. Il croit en effet pouvoir faire d'elle «une superstar des campus américains, un mélange d'Anais Nin et de Frantz Fanon» (p. 9). On aura compris que le narrateur souhaite nous dérider et que son texte a pour but de nous distraire. Il nous parle brièvement de son père, professeur un peu distrait, et de sa mère, la fille de Mary Sullivan, surnommée «la magnifique» pour sa séduction exceptionnelle. Il nous présente aussi Violaine, sa fille venue lui rendre visite à Toronto, de Florence où elle étudie le violoncelle. Nous ne connaissons d'elle que sa liaison avec un de ses professeurs et le nom de son ami, Sébastien. Mais c'est elle qui encourage le narrateur à écrire ses chansons et cette solidarité est précieuse pour lui, car il n'est pas ambitieux.

Comme des ombres

Des femmes ont traversé la vie de Sullivan, d'abord Catherine la mère de Violaine dont il ne parle pas, peut-être parce qu'un accident l'a retirée aux siens, un jour d'hiver. Mais on apprend qu'à cette époque le narrateur courtisait une jeune Américaine. Il y a aussi ces deux autres femmes, Brigitte et Maude, dont seuls les noms éclairent brièvement le texte. Sullivan nous parle davantage de Marie, la jeune danseuse nue d'un bar de Montréal devenue esthéticienne à Toronto. Mais le désir qu'elle lui inspire ne se matérialise pas plus en Ontario qu'au Québec. Sarah, l'amie de Paulo, lui inspire brièvement un

BIANCA CÔTÉ
CHER HUGO,
CHÈRE CATHERINE
LES HERBES ROUGES/ROMAN



Bianca Côté



trouble intense, mais il n'est pas de ceux qui trahissent un ami. Julia, la fille de ses hôtes torontois, a plus de chance mais, pour la remercier, il ne lui offre que de partir avec lui... rejoindre sa fille à Rome. Le narrateur, on le voit, aime beaucoup les femmes de sa famille. À cette caractéristique s'en ajoute une autre, il croit ne pas être le fils de son père, sa mère ayant eu un ami au moment de sa naissance. Cette interrogation est présentée sans être approfondie, dans un appel téléphonique entre le narrateur et sa mère. Et une lettre du poète parisien, que celle-ci a finalement rejoint, rassure Sullivan sur l'authentique paternité de son géniteur.

Dans une langue souple, Marc Lesage trace une fresque aux couleurs variées. D'où vient qu'elle ne parvient pas à s'animer ? Les personnages sont tous plus ou moins réduits à un trait et aucun ne réussit à s'imposer, même pas Sullivan, malheureusement. Ils défilent comme des ombres, avec de petits rôles qu'on oublie aussitôt. Le parti pris de l'auteur de ne rien approfondir correspond peut-être au désir de conserver un registre ludique. Mais le plus souvent on reste insatisfait entre un récit réaliste qui ne s'enracine pas dans le terreau de la fiction et un propos humoristique qui ne prend pas vraiment son envol.

Marc Lesage



Atelier
Lise Dubois

reliure-main

Un livre relié plein cuir :

*un cadeau à offrir,
un cadeau à s'offrir.*

Atelier Lise Dubois
643, avenue Mc Eachran
Outremont (Québec)
H2V 3C6
(514) 274-5240

Demande d'envoi de livres

Prix littéraires du Gouverneur général

Le Conseil des Arts du Canada demande aux éditeurs de livres de littérature générale en première édition, dont les auteurs, illustrateurs ou traducteurs sont des citoyens canadiens ou des résidents permanents du Canada, de lui soumettre les titres publiés depuis le 1^{er} octobre 1991 en vue de l'attribution des Prix littéraires 1992 du Gouverneur général. Dans le cas de la traduction, l'oeuvre originale doit aussi être d'un auteur canadien.

Les ouvrages doivent parvenir au Conseil des Arts au plus tard le 30 septembre 1992.

Les livres soumis doivent être accompagnés d'un formulaire d'envoi de l'éditeur qu'on se procure au :

Service des lettres et de l'édition
Conseil des Arts du Canada
99, rue Metcalfe
Case postale 1047
Ottawa (Ontario)
K1P 5V8

Téléphone : (613) 598-4376
Télécopieur : (613) 598-4410

Le Conseil accepte les appels à frais virés de numéro à numéro.

La liste des finalistes sera annoncée au début novembre. Seront également publiées alors les listes, par catégorie, de tous les titres candidats aux Prix.

Les Prix littéraires du Gouverneur général, d'une valeur de 10 000 \$, sont décernés tous les ans aux meilleurs ouvrages en langue française et en langue anglaise de chacune des sept catégories suivantes : romans et nouvelles, études et essais, poésie, théâtre, littérature de jeunesse (texte), littérature de jeunesse (illustrations) et traduction.



Conseil des Arts du Canada
The Canada Council